

Le Monde des Bacchants



Rubens, *Nymphes et Satyres*

Édouard de Mirand

*« Le vrai est ainsi le délire bachique dont il n'y a aucune
membre qui ne soit ivre. »*

G.W.F. Hegel, *Introduction à la Phénoménologie de
l'Esprit*

Le dionysiaque représente la survenue et le règne *sans pourquoi* du cœur intact de l'originel dans la réalité humaine. En quoi c'est aussi bien *l'intact* de la destinée humaine s'invitant dans le présent, en chacun et en tous, accueillant l'homme dans son être tumultueux au moment même où la pure perception du vrai le subjugué dans son retrait.

Cet entier consentement à l'ouvert touche au monde sans objet qu'encercle la mort, dans une éclaircie morte au temps. Ici, le repentir de l'en - face avec la mort entre dans sa complétude, la plénitude le cerne.

Le délire sacré est ainsi le signe de l'avoir risquée, la conduite du vrai – le repos dans le *sans frein* des forces brutes, le puits sans fond de la vie.

Toute vérité physique est dionysiaque.

Et pourtant, à jamais voués au rêve, les mortels, donc à la stupéfaction reconduite devant l'éclat du ciel – le rêve est l'instrument que la vie a placé en l'homme pour s'en faire respecter.

Quel genre d'homme peut vouloir par la supercherie et le rêve renoncer au monde réel, sinon celui qui par la manœuvre de la science dispute à la vie « l'action heureuse », qui veut en finir avec les arrêts du sort qu'il sent et qu'il tourne contre lui-même, qui ne connaît dans l'intention de la réalité que la souillure qui le mit au monde ? Cette mauvaise disposition de l'Univers, il lui faudra la combattre et l'avilir jusqu'à ce que le mérite puis le souvenir d'une destinée humaine se fussent absolument oubliés, par voie de corruption, assise même d'une mise en sûreté des intentions humaines et trépied pour cette autre superstition, l'intelligence – « mérite » et « dû » de l'homme.

La science arrache à l'homme la connaissance, donc les sensations.

On ne renonce pas sciemment au rêve sans avoir en vue d'être avec toutes choses propriété du jeu du monde, d'être en soi un coup du sort auquel toutes sortes de mises ont concouru. Les

tient-on pour heureuses ou malheureuses, diversement ou toutes ensemble : c'est déjà prêter un jeu noble ou ignoble, une maîtrise ou une défaillance à la réalité, c'est déjà celer un accord latent du multiple au Tout et les traces fraîches d'un arrangement antérieur aux délibérations humaines ; c'est encore ainsi que l'on entrouvre les portes du monde des rêves.

Mais choisir de s'hasarder, c'est là plutôt ce qui anime les amants, cela qui répond précisément à sa volonté d'existence. Assimiler sa volonté au caractère accidentel de l'existence, c'est l'introduire à la présence réelle du destin.

*

Le monde des bacchants résout plus atrocement qu'aucun autre l'échappée capricieuse des hommes dans le monde des rêves. Ses danseurs se procurent la félicité suprême de ce qu'éclate le rêve obscur qui se proposait de transformer la destinée des mortels, d'achever en une seule fois les soucis qui par milliers doivent s'y confondre.

Leur joie est atteinte des mille fragments sanglants du rêve humain brisé dans le jeu monstrueux avec la divinité. Si le bacchant danse avec ce qui existe, il entre dans ce qui est dangereusement en jeu entre la destinée humaine et la puissance des éléments en vie et en ressort ruisselant du sang de son aimé divin, comme d'un bain dans l'essence de l'homme.

Certainement, l'homme ne peut connaître d'attrait pour la plénitude de l'existence que fasciné, séduit dans la plus extrême mesure.

Le bacchant se trouve à ce point séduit par son dieu que la souveraineté d'un usage subtil de ses sens lui est dérobée. L'envahissement divin lui voile ce que d'ordinaire saisissaient l'œil et la peau et lui présente l'image vivante de son désir, l'usage serpentant, agité et strident de la présence à l'être – d'une volonté violente et silencieuse.

Le monde dans lequel exultent *et agissent* les bacchants est certainement le monde de l'action absolue. Il est paradoxalement celui où l'homme se trouve le plus charmé, non que ses sens ne lui répondent plus ni ne se relâchent – ses sens répondent par un débordement à ce

qu'allume en eux la séduction du dieu.

Le monde des bacchants, monde le plus riche de ses forces, est aussi bien celui de la pleine nature – la nature dans toute sa présence, la très bienveillante puissance et la très bienveillante douceur. Toute beauté merveilleusement captieuse du vouloir de l'homme. Parce que la nature triomphe pour autant qu'elle subjugué.

Le monde des bacchants est-il le monde le plus vrai ? L'est-il pour autant qu'il est le plus abyssal, le plus contrevenant à la décevante réalité de nos journées ? Je le répète, toute persistance du rêve dans ce monde assure le destin funeste, la fin toute proche du rêveur. Tout rêveur est un négateur du destin réservé à la vie humaine, en conséquence, le toucher du monde vrai lui retire la raison comme le souffle, qui sont ensemble la position de la figure humaine dans la partie qui se joue avec la vie.

Par quelles allées et venues la destinée humaine s'y tient-elle ? S'y tient-t-elle vacillante et violente, comme le corps d'un dormeur s'agite sous l'empire d'un rêve déchirant - s'éveille dans le déchirement du rêve ? Le monde des bacchants, l'homme du commun le visite-t-il pour autant qu'il succombe à l'effet attendu des boissons enivrantes ? Brûle-t-il des flammes de l'espoir et de l'effroi, ce buveur, ce jouisseur ? Nous n'irons pas lui demander ; car qui donc plonge encore une *âme* aux sources du plus vivant ?

Le monde des bacchants n'est certainement pas le projet du buveur effréné, mais celui de la destinée humaine se produisant soudainement et prenant figure devant tous et personne. C'est le mythe se constituant en monde vivant – c'est le plus vivant des mondes, où la volonté d'être la plus avide coïncide avec la divine omnipotence du délire. Parce qu'il n'y a rien que la réalité pour y prendre part. Et dans le vaste labyrinthe de la réalité, il n'est point de terme à la poésie.

Le tout-venant ne le visite pas le monde des bacchants, qui se déploie en présence et anime, comme les êtres le feu du ciel. La fête de sa venue nous est devenue impropre à nous, les aberrants, qui régnons néanmoins dans la nuit de la nuit sacrée – en plein jour comme en

pleine nuit.

Qu'est-ce que célébrer ? Cela ne se sait point : elle figure, la haute célébration – aujourd'hui, perce dans le lointain, comme en terre étrangère. Son défaut fait-il seulement notre deuil ?

Fêter les fleurs et les fruits, connaître un génie dans le blé, dans la vigne... L'illusion dormante est écoulée, l'homme n'en pouvant plus d'aller au bout de ces mystères, de l'éveil – s'y enlisant, se cachant ce qui est là. L'éveil, autant que sa déchirure, lui manquent sans que la douleur soit là. Seul, il ne pourrait la supporter, pas plus qu'un secret effrayant sans possibilité de délivrance.

Mais apprendre à habiter la tragédie, où tout est mouvant et labyrinthique, demande un talent éprouvé à la comédie. Par des commandes secrètes, nous nous situons partout où l'énergie est couronnée : sous la mystérieuse impulsion de notre repos, *dont il n'y a aucun membre qui ne soit ivre*, l'énergie traduit l'existence comme volonté, comme pure volonté de délivrance.

*

Autant que l'acte de poétiser, le penseur tragique ne fait pas la moindre mimique.

Il a le pouvoir d'ouvrir vraisemblablement davantage que l'acte criminel la grandeur du corporel.

Il est arrivé à énoncer avec l'honnêteté naturelle de ses fibres la volonté pure de la station universelle outrepassée.

Il fait face à tous.

Il relève d'une puissance propre absolument discrète.

Le terrain de son tumulte est la festivité présente - là au monde. Il n'y a pas d'autres liens avec la liberté.

L'asile du cœur est mélodieux : ce mot fait sourire... Le froid et subtil observateur du

coeur humain, lui, ne sourit pas. Il lui faut célébrer, soutenir des yeux le contexte, même cendreau. Que soient pleines ses cruches à vin ! Car le sang se contente très bien de sang lorsque le vin est à manquer.

Pour soi-même, il se trouve une zone vibratoire secrète, un seul petit nerf musicien tout au fond de la crampe originelle, matricielle, séquentielle, maternelle, qui, en capturant sa muse primitive, aurait changé le cours de notre vie courante, à savoir cesser de se farcir l'existence avec de similis enjeux pétrifiés, qui violent d'autant plus les éléments éternels. Il célèbre le langage qui lui est tout, qui juge et s'empare de l'intimité de tout être. Telles, les limites du matin et du soir.

Les sensations, arrivées de toujours qui s'en vont nulle part, recouvrent ces limites et inversement.

Car il y a prouesse à chaque circonstance des jours et des nuits, dans toutes les directions, sous les mers et dans les sangs. De toute intelligence est la roue cosmique. Qui s'en avise et s'en pénètre suffisamment scelle ici son mystère et sa mauvaise réputation, scelle son intelligence avec la tragédie.

Dans toutes les directions s'envole la langue : c'est sa plus haute réalisation. C'est le sens des choses profondes. Les idées lui montent en rosées.

Est-on seulement parvenu à cette pensée : ce ruisseau où baignent ces prairies ou encore ce fleuve, la Seine, tout proche du lieu où m'occupent ces lignes, *cela est unique dans la Voie lactée.*

Lecteur, peux-tu méditer cela sans aussitôt chercher ton image dans le miroir, penser à toi maintenant et te trouver mille tâches de la beauté à accomplir ? Mais embellir, c'est aussi *perpétuer le futur* tout entier. Alors ! Que te semble cette tâche ? A oublier ? A former doucement depuis les joies les plus claires ? Dis-moi un quelque chose là-dessus qui ne te coûte douleur... Peine-t-il l'intact à demander gaiement ? Vas-tu attendre une vie grande et claire pour donner réponse ? Ou alors un fond divin t'attarde-t-il dans le profit de vivre, tout à ce qui ne se moque du jour doré ? Et ainsi revient souvent à ce qui lui plaît tant d'être commun à son intime et à l'aurore.

Fuir cette vie ou fuir cette pensée, c'est égal pour moi.

Mais quoi, à la fin ? Il faudrait abandonner les chemins de cette terre ? Echapper à la Terre par le Ciel ? Par la mort ?

Sans une attention extrême aux signes du vivant, la vie est plus dangereuse. Nous sommes déjà moins inséparables.

La *Nuit des Nuits*, c'est la *trivialité*, empire de l'attention morte au « sens du vivant », temps où les hommes « *clignent de l'œil* » en clamant partout qu'ils l'ont inventé, le bonheur.

Mais la perte essentielle, c'est de croire à la compensation de cette perte par un autre chose – et en l'occurrence, si notre temps se précipite vers un autre chose que le sens du vivant, c'est bien vers « le bonheur ».

Malentendu général au sujet de la poésie : malignité de l'époque. Combien se détournent des vrais poisons, des quintessences essentielles ? Combien êtes-vous, esthètes du sommaire ? C'est la peur des dérèglements internes, dites-vous ? Mais la perte essentielle est consommée depuis des lustres, voyez comme elle s'est parfaitement intériorisée. Désormais elle appelle de ses vœux imprécis mais étonnants de patience active la négation phénoménalisée de votre ultime et précaire mais néanmoins précieux instrument de jouissance intime : le corps.

La mort aurait-elle détrôné l'avenir ? Mais alors, aussi bien, le commencement. Désespoir en nous. La force en vogue, c'est l'énergie du désespoir. Mais tant que nous sommes « hors douleur », le désespoir n'enseigne rien, n'enseignant plus ses scrupules.

Donc la mort totale nous guette, mais n'intéresse personne. Trop vraie ! Du « vrai », le vieil Euripide nous tend cette définition : « *ce qui du Tout fut reconnu vrai tient sa force de la nature* ».

En réalité, la nature n'a jamais autant pesé dans nos craintes, doucereuses, de dépossession. La transaction administrative, dont l'actualité est globale, s'est affranchie des vrais égards du vivant au vivant. Les affaires réclament le sérieux. Or les affaires dirigent tout. Et cette mer insondable se soulage de ses eaux souillées par ces petites indignations à moindre

frais et toujours valorisantes, consenties envers tel ou tel désastre humain séparé - spectaculaire.

La Terre presque partout immonde a envoyé tout ce qu'il y eut longtemps de plus naturel se laisser rayonner à trois mille ans de distance. C'est l'infamie mise au défi de se brûler ! Ah ! Mais l'odeur de la terre fraîche, ce matin, me plonge dans le pouvoir incontesté de sa douceur... Je suis l'âne du sourire éternel ! Bouillant au - delà de l'anomalie humaine. Vraiment, la lumière est dans l'abîme comme dans la joie, présences et légèretés sans partage, territoires du Verbe avec ses conques nuptiales et ses verges d'or.

A présent que les étoiles descendent leurs eaux les plus noires, les rires de la pensée se présument lambeaux précieux d'antiques hymnes... Dans l'état où nous sommes, *pensée est pitié.*

*

Le troisième millénaire est là et nous devons être comme devant la bouche d'ombre d'un grand labyrinthe obscur. Laquelle me brise en deux parts inquiètes l'une de l'autre : en viande et en voix.

En viande et en voix l'affection intrigante, le péril nouveau, la lente et conséquente extinction de mes rêves. La lente et conséquente extinction de mes rêves a pris effet à ce point du loisir des muqueuses, répondant aux lois d'un caractère trop tendre. Je vous mets au défi de pressentir dans la destinée de ce monde un quelconque âge de volupté. Le calme est parti.

Cependant, je tends à m'envelopper dans la lente et longue affirmation qui veut que le présent, égal à lui-même, par la notable démultiplication de ses subtilités, divulgue désormais à ses *voyants* des trésors magnifiques, à deux millimètres d'explosives roideurs et hostilités. Oui, abject et sublime, tout en s'entrechoquant de plus en plus, libèrent leurs possibilités indivises, leur travers poignant, leur flamme mécontente.

Pour lors, je préconise d'abolir par l'expression du désir, qui a fait de nous des amants, des époux, la raideur des cadavres que le temps, qui est notre temps, nous propose d'être. Contre toute attente, *il s'agit que le temps propose et que l'homme dispose.*

Les serpents à sornettes auront toujours à craindre semblable lâcheté du langage... L'Ouvert se referme sur eux sans histoire de vengeance céleste : qu'ils sommeillent tranquilles, car je maintiens que les seuls tranquillisés de ce monde ont nécessairement triomphé dans leur Corps par l'Esprit.

2008

Édouard de Mirand